

## Pourquoi le nœud borroméen ?

Pourquoi le nœud borroméen ? Drôle de question qui pourrait s'écrire au pluriel : Pourquoi(s), avec un « s », le nœud borroméen ? On dit que lorsque une question est posée, sa réponse est déjà là, mais pour celles que je vais poser aujourd'hui, rien n'est moins sûr. Chacun sait qu'à un « pourquoi » ne correspond pas toujours un « parce que ». Donc, « pourquoi(s) le nœud borroméen ? », pas tant pour trancher sur la pertinence des avancées tardives de Lacan ou sur telle ou telle lecture de l'histoire de l'École freudienne de Paris, mais parce qu'elle implique de savoir s'il est fondé de prendre Lacan au sérieux jusque dans ses dernières théorisations de l'inconscient. Qu'est-ce qui ferait que Lacan soit lu, suivi jusque tel ou tel moment de son enseignement et pas au-delà ? Que resterait-il de l'enseignement de Lacan s'il était confiné à celui des années antérieures à l'élaboration de l'objet *a* ? *Quid* du transfert et de la position de l'analyste ?

Ainsi les questions sur les « pourquoi le nœud borroméen ? » peuvent-elles se diffracter en quelques autres :

- qu'est-ce qui fonde Lacan à nouer de cette manière là « ces trois registres essentiels [et très distincts] de la réalité humaine<sup>1</sup> », de sorte que « ça ne tient jamais à deux tout seul<sup>2</sup> » ? « Ça ne tient jamais à deux tout seul » étant l'une des définitions possibles du nœud borroméen. Trois registres, mais j'aurai l'occasion d'y revenir, présents *simultanément* depuis le début de son enseignement, « la trinité infernale<sup>3</sup> » comme il l'appellera plus tard.
- seconde question qui s'appuie sur un propos de Lacan de la séance du 10 décembre 1974 de *R. S. I* : « Il est indispensable, dit-il, que l'analyste soit au moins deux. L'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste, qui ces effets, les théorise<sup>4</sup>. »

Ainsi les questions se déplient-elles d'elles-mêmes :

- Le nœud borroméen peut-il permettre de « théoriser » une cure et de rendre compte de l'acte analytique ?
- comment, comme Lacan nous y invite à plusieurs reprises, faire du nœud borroméen un opérateur de la pratique de la psychanalyse ?

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Des noms-du-père*, Paris, Seuil, 2005. p. 13.

<sup>2</sup> J. Lacan, ... *Ou pire*, inédit, 2 février 1972.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Séminaire R. S. I.*, séance du 18 février 1975. *Ornicar* ? n° 4, avril 1975, p. 103.

<sup>4</sup> *Ibidem*, séance du 10 décembre 1974. *Ornicar* ? n° 2, mars 1975, p. 93.

Comment « frayer le chemin de la psychanalyse<sup>5</sup> », pour reprendre son mot, avec le nœud borroméen ?

### *I - Pourquoi le nœud ?*

Je vais donc reprendre ces questions avec une réussite inégale. Au moins la première peut-elle trouver, pour aujourd'hui, une réponse partielle, mais il faudra bien s'en satisfaire.

Elle renvoie au statut à donner au nœud borroméen : est-ce une « trouvaille » comme Lacan semble l'indiquer dans sa présentation au public de son séminaire en février 1972 ou une « invention » ? Jean François avait montré lors du colloque de l'E. P. S. F en 2002<sup>6</sup> qu'il s'agissait bien d'une « invention », bien que Lacan ne l'ait jamais revendiquée comme telle, sa seule invention affirmée étant l'objet *a*. Si « invention » il y a, elle se situe dans le nouage des trois, car, comme je l'ai rappelé, *ces trois registres sont là simultanément tout au long du séminaire*, précisément depuis la conférence du 8 juillet 1953 heureusement éditée récemment dans la petite collection du Champ freudien. Mais « être là » même « simultanément » ne fait pas nouage.

Dans cette invention il y a assurément une dimension de « trouvaille », au sens où « ça s'est trouvé », cela s'appelle une rencontre.

Ça s'est trouvé qu'une jeune femme avec qui Lacan dînait et qui assistait au cours de Guilbaud lui a rapporté cet objet topologique dont il fit l'usage que l'on sait. Maintenant, il faut rendre justice à Lacan de ne pas s'y être précipité, en tout cas pas publiquement, on peut dire qu'il a pris son temps. Entre cette fameuse leçon du 2 février 1972 dans laquelle il présente pour la première fois le nœud borroméen au public de son séminaire et la nomination des trois ronds comme réel, symbolique et imaginaire, dans la première leçon du séminaire *Les non-dupes-errent*<sup>7</sup>, le 18 novembre 1973, il s'est passé plus d'un an et demi. Entre temps il avait pris le virage du séminaire *Encore* : soit, d'une part la conceptualisation de l'Autre jouissance et, d'autre part, le passage du nœud borroméen comme objet topologique au nœud comme écriture qui implique une « troisième », une troisième dimension. Le nœud est une écriture « qui vient d'ailleurs que du signifiant<sup>8</sup> », qui n'est peut-être pas à lire, mais à manier, à manipuler, à laquelle il faut se rompre, une écriture qui implique un « savoir faire ».

Ces quelques remarques sur le nœud comme écriture nous imposent, mais je ne saurais le faire aujourd'hui, de traiter la question du rapport du nœud à la lettre autrement que sur le mode de l'affirmation comme le fait Jacques-

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « La troisième », Rome, 1974.

<sup>6</sup> J. François, « L'invention du borroméen » dans *La psychanalyse : chercher, inventer, réinventer*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2004, pp. 115-122.

<sup>7</sup> J. Lacan, séminaire *Les non-dupes-errent*, séance du 18 novembre 1973 (inédit).

<sup>8</sup> J. Lacan, séminaire *Le sinthome*, séance du 11 mai 1976. Paris, Seuil, 2005, p. 145.

Alain Miller<sup>9</sup> dans sa « notice de fil en aiguille » en annexe au séminaire *Le sinthome*. Que le nœud borroméen soit qualifié « d'invention », de « trouvaille » ou de « rencontre » ne lui retire en rien son statut d'*opérateur* pour Lacan ; *opérateur* de relecture des concepts freudiens et *opérateur* clinique. Lacan a lu Joyce avec cet opérateur aussi n'est-ce pas miraculeux que la solution qu'il donne du cas de Joyce dans la dernière leçon du *Sinthome* soit une solution nodale. Sans nul doute sa lecture aurait-elle été tout autre s'il l'avait lu avec le graphe du désir, les mathèmes ou les formules de la sexualité. Ainsi la question se pose de savoir ce que les nœuds permettent d'écrire qui n'a pu être écrit par ses écritures antérieures ?

## II – La clinique

J'essaierai de déplier cette question plus loin, mais pour l'instant je vais reprendre les choses par un autre bout, par ce qu'indique Lacan dans la première leçon du séminaire *Les non-dupes-errent*, soit la question sur laquelle Freud bute, si j'ose dire « aux portes du réel... du réel lacanien », soit la question de la réalité psychique. Dans cette leçon, si réalité psychique il y a, pour Lacan c'est « l'espace habité par l'être parlant » dont chaque point est obtenu par le coinçage de ces trois ronds dès lors nommés réel, symbolique et imaginaire, ou encore désignées par les lettres R, S et I : ce sont ce que Lacan nomme des « dimensions ». Ces trois dimensions strictement équivalentes font alors repère de l'espace du dire. « Strictement équivalentes » annonce donc la fin de l'algorithme dit saussurien qui écrivait la suprématie du symbolique. Cette équivalence réhabilite l'imaginaire comme dimension à part entière et amène Lacan à poursuivre là où Freud s'était arrêté, sur le réel.

Lacan ne dénie pas qu'il y ait chez Freud un réel, un symbolique et un imaginaire mais, dit-il, ils sont « à la dérive ». Petite remarque annexe : le réel, le symbolique et l'imaginaire n'étaient pas plus « arrimés » chez Lacan qu'ils ne l'étaient chez Freud avant le nœud borroméen, mais peut-être qu'il ne considérait pas qu'ils étaient « à la dérive ». Revenons à Freud, pour les nouer, dit Lacan, il lui a été nécessaire « d'inventer quelque chose qu'il appelle réalité psychique<sup>10</sup> ». Ce nouage était nécessaire « pour éviter certains glissements » à propos desquels Lacan ne s'explique pas, mais dont il nous donne une idée en avançant que la réalité psychique aurait la même fonction, au moins structurale, que le complexe d'œdipe. « Sans le complexe d'œdipe rien ne tient », dit-il. Mais « ce rien ne tient » est très équivoque dans le propos de Lacan, il laisse entendre une dénégation qu'il a parfaitement repérée puisqu'il s'empresse de préciser « qu'il n'est pas à rejeter », « qu'il est implicite » mais qu'en fait il est possible de s'en passer pour nouer les trois consistances entre elles par un nœud

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 236.

<sup>10</sup> J. Lacan, *R. S. I*, séance du 14 janvier 1975.

minimum, un nœud à trois. Pour cela « il suffit que le réel surmonte le symbolique, ainsi le nœud borroméen sera réalisé. C'est ce qu'il s'agit de faire dans l'analyse : que le réel surmonte le symbolique en deux points<sup>11</sup> ». Et d'insister sur ce que « Freud n'a pas pu faire et qui est très précisément ce dont il s'agit de faire dans l'analyse, c'est de faire que le réel en deux points surmonte le symbolique<sup>12</sup> ». Ces deux points ont à voir, l'un avec le sens, la j'oui-sens comme il l'écrit, l'autre avec la jouissance phallique.

En retraçant l'itinéraire de son enseignement dans la leçon du 14 janvier 1975 Lacan indique que c'est à partir de l'œuvre freudienne qu'il a pu dégager l'imaginaire par lequel il a commencé, puis, à l'aide de la linguistique qu'il a « dû mâcher l'histoire du symbolique » et enfin qu'il a « fini par sortir ce fameux réel sous la forme du nœud borroméen ».

Par cette remarque il souligne :

- premièrement qu'il se situe toujours dans la lignée freudienne jusque et y compris dans ses arabesques borroméennes. On peut dire qu'il opère là un dernier « retour à Freud » ou, pour reprendre une expression récemment utilisée par Annie Tardits, « un revenir à Freud ».
- deuxièmement, que le réel « dans le nouage du nœud borroméen » reste de son invention.

Ce n'est pas le lieu de faire ici le catalogue des notions freudiennes revisitées par Lacan à partir du moment où il opère avec le nœud borroméen. Mais la question d'une nouvelle direction de la cure est posée en tant que le nœud constitue une écriture inédite de l'inconscient.

Pour ce faire je formulerai deux remarques :

- Lacan n'a jamais fait de séminaire sur le symptôme au même titre que ceux sur le désir, l'angoisse, le transfert, le fantasme ou l'acte analytique alors que le symptôme est un concept essentiel, pour ne pas dire fondamental de la psychanalyse. Il a fallu attendre l'introduction du nœud pour que vienne *Le sinthome*.
- une certaine conviction, étayée par quelques indications de Lacan, pousse à établir un lien entre la passe et le nœud borroméen, ce dernier étant probablement un moyen de transmettre des bouts d'enseignement tiré de la procédure.

Le nœud borroméen ouvre donc la nécessité d'une réélaboration des concepts de la psychanalyse. Je n'entrerai pas ici dans le détail, ce serait l'objet d'un travail de séminaire pour en tirer toutes les conséquences, mais on peut citer rapidement : la structure olympique de la névrose, la structure en nœud de

---

<sup>11</sup> *ibidem*.

<sup>12</sup> *ibidem*.

trèfle du sujet et de la paranoïa, l'inhibition, le symptôme, l'angoisse, les trois identifications, le refoulement originaire, la fin de la cure, la passe, etc. Le nœud marque une nouvelle clinique du symptôme sans pour autant invalider la clinique de l'objet et du fantasme, une nouvelle clinique du symptôme défini dans le nouveau repérage borroméen : « comme l'effet du symbolique dans le champ du réel », ou comme « la manière dont chacun jouit de l'inconscient », ou encore comme suppléance du non-rapport sexuel. Ce que Lacan amène de fondamentalement nouveau avec cette théorie c'est que le symptôme « n'est plus le problème, mais la solution propre à chacun du non-rapport qui s'impose à tout un chacun et qui est la maladie de l'être affecté de l'inconscient<sup>13</sup> ».

Pourtant Lacan ne cesse de marteler que l'analyste n'opère que de l'équivoque signifiante, la question est donc légitime de savoir ce que le nœud apporte à la clinique. N'y aurait-il pas lieu de considérer que le maniement du symbolique ne soit plus le même lorsque celui-ci est noué au réel et à l'imaginaire ? Ce que Lacan amène de nouveau avec le nœud borroméen c'est d'abord la question de la structure : avec Joyce nous avons là un exemple qui repose la question de la structure au sens où Lacan l'avait définie dans une certaine « couture », dans une certaine continuité avec la clinique psychiatrique. S'y substitue le « nouage primitif du réel, du symbolique et de l'imaginaire », avec ce qu'il appelle le « ratage », « l'erreur » ou encore le « lapsus » du nœud qui appelle donc sa « réparation ». La structure, c'est la structure du nœud. Enfin, n'y aurait-il pas lieu de penser que le passage du nœud à la tresse qui complète le nœud en y adjoignant la dimension du temps permet de rendre compte d'une cure d'une manière tout à fait renouvelée ? Solal Rabinovitch l'a fait dans un compte-rendu de travail de cartel paru dans le numéro 57 des *Carnets de l'E.P.S.F*<sup>14</sup>.

### *III – Nœud et passe*

Je vais terminer sur la question de l'articulation entre la passe et le nœud borroméen. C'est une hypothèse étayée par de nombreuses indications dans les derniers séminaires. Voici ce que dit Lacan dans la première séance du 13 novembre 1973 *Les non-dupes-errent* :

Je recommence donc, dit-il, je recommence puisque j'avais cru pouvoir finir. Je recommence même parce que j'avais cru pouvoir finir. C'est ce que j'appelle ailleurs la passe : je croyais que c'était passé. Seulement voilà : cette créance, n'est-ce pas, « je croyais que c'était passé », cette créance m'a donné l'occasion de m'apercevoir de quelque chose. C'est même comme ça, ce que

---

<sup>13</sup> C. Soler, « Les paradoxes du symptôme en psychanalyse » dans *Lacan*, Bayard, Paris 2005, p. 115.

<sup>14</sup> S. Rabinovitch, « Réel du nœud et réel de la cure », *Carnets*, n° 57, novembre-décembre 2005, pp. 47-55.

j'appelle la passe, ça donne l'occasion tout d'un coup de voir un certain relief...  
un relief de ce que j'ai fait jusqu'ici.

À la suite de quoi, il nomme pour la première fois les trois ronds du nœud borroméen : réel, symbolique et imaginaire.

Le nœud ça donne donc un relief, soit ce qui reste et en même temps ce qui fait saillie à son enseignement, ça donne un relief à ce qu'il a entendu dans les passes, ça donne un relief à « ce qui fait surgir un analyste », ce dont il veut témoigner dans ce séminaire. C'est donc ce reste que Lacan s'apprête à déplier dans ce premier séminaire dit « borroméen » non sans équivoquer avec ce séminaire de 1963 qu'il a refusé de tenir en raison de son éviction de l'I.P.A. Mais non sans une certaine prudence, voire une certaine hésitation à se lancer dans l'aventure du nœud, comme un dernier flottement, il ne fera qu'en ébaucher les linéaments.

Un an plus tard dans la première leçon de *R. S. I.*, le 19 novembre 1974, il réitère cette référence à la passe qui semble lui donner beaucoup de « soucis » par les résistances qu'elle soulève au sein de son École. Est-ce que ce sont les mêmes que celles que le nœud borroméen suscite encore auprès des analystes qui se réclament de son enseignement ?

Enfin il faut signaler les nouvelles définitions de la fin de la cure et de la passe, que je ne reprendrai pas aujourd'hui, celles qu'il donnera dans *L'insu que sait de l'une bévue*<sup>15</sup>.

Ce n'est pas par ce bout-là que je prendrai les choses, mais par celui de la nomination.

D'abord un rappel.

Le nœud à quatre est introduit pour la première fois dans *R. S. I.* le 14 janvier 1975, même si Lacan continue à se servir du nœud à trois. Il y a chez Lacan un balancement, une fluctuation, voire une hésitation entre le nœud à trois et le nœud à quatre dans les séminaires qui suivent celui de cette année. Ceci dénote une réelle difficulté qui ne me semble pas avoir été résolue. C'est avec les nominations que le nœud à quatre va prendre sa mesure, mais la façon dont ces deux nœuds tiennent n'est pas la même dans l'un et l'autre cas.

Alors que dans un nœud borroméen à trois ronds de ficelle, le nouage est interne aux trois consistances, dans le nœud borroméen à quatre, ce qui fait tenir les trois est extérieur à leur relation.

Il est indéniable que la structure du dispositif de la passe est borroméenne : passant, passeur, cartel et nomination font nœud borroméen à quatre. Enlevez-en un et l'ensemble de la structure ne tient plus. L'on m'objectera sans doute : *quid* d'une passe sans nomination ? Une passe sans nomination est tout simplement vidée de son sens non seulement dans son rapport à l'institution psychanalytique mais en plus dans la possibilité même de nommer ce quelque chose du réel du passage de l'analysant à l'analyste. Sans

---

<sup>15</sup> Leçons du 16 novembre 1976, du 14 décembre 1976 et du 15 février 1977.

nomination, le dispositif peut tenir mais il ne s'agit plus de la même opération analytique.

La nomination dont il s'agit dans la passe, le simple fait qu'il puisse y avoir nomination, est le quatrième rond qui fait la consistance du dispositif. Elle est nomination d'un réel d'où l'analyste opère et non pas nomination à une fonction psychanalytique. Il s'agit, pour qui s'y engage, d'éclairer d'où il s'autorise et non pas de qui il s'autorise ; d'éclairer les raisons qui le poussent à vouloir occuper cette position de semblant. Si on prend la passe par le versant de la nomination, il est logique alors de se référer aux nominations que Lacan définit dans la dernière leçon du séminaire *R. S. I.*

Trois nominations chacune couplée aux trois registres :

- nomination imaginaire couplée à l'imaginaire qui à eux deux nouent le réel et le symbolique, ce qui définit l'inhibition ;
- nomination symbolique qui, avec le symbolique, nouent le réel et l'imaginaire, ce qui définit le symptôme ;
- enfin nomination réelle qui, avec le réel, nouent le symbolique et l'imaginaire, ce qui définit l'angoisse.

De quelle type de nomination s'agit-il alors dans la passe ? Je pencherai sans hésitation pour une nomination réelle, nomination qui assurément provoque l'angoisse comme réponse du réel et qui se noue au désir et l'objet *a*.